



HAL
open science

Panser les rituels. Parcours de rituels secrets dans l'espace public

Nicolas Adell

► **To cite this version:**

Nicolas Adell. Panser les rituels. Parcours de rituels secrets dans l'espace public. Ethnographiques.org : revue en ligne de sciences humaines et sociales, 2016, 33. hal-02518113

HAL Id: hal-02518113

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-02518113>

Submitted on 24 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Nicolas Adell
Maître de conférences
Université de Toulouse – Jean Jaurès
LISST – Centre d’anthropologie sociale]

Panser les rituels.

Parcours de rituels secrets dans l’espace public

Nicolas Adell

Résumé

À partir du cas de communautés initiatiques d’artisans en France et d’un type singulier de situation – la révélation du secret initiatique à un public de non initiés et non destinés à l’être –, cet article examine les différentes mobilisations réflexives des acteurs qui cherchent à soigner le rituel blessé. Après une présentation des contours de la réflexivité initiatique ordinaire en contexte compagnonique, quatre cas de figure, qui donnent lieu à une réflexivité extraordinaire, sont présentés. Enfin, en dépit de la grande diversité des effets de chacune de ces révélations, un principe général est dégagé : celui de la « fragilité initiatique » et de son rôle pour garantir l’efficacité du rituel dans un régime d’incertitude et d’imprévisibilité des comportements individuels.

Abstract

From the case of initiation groups of craftsmen in France and with the point of view of a peculiar type of event - the revelation of the secret to non-initiated (and not intended to be) people -, this article examines various reflexivities of actors seeking to treat wounded ritual. After describing the “ordinary” reflexivity of the initiation among journeymen in France, four case studies, which imply an “extraordinary” reflexivity, are presented and analyzed. Finally, despite the great diversity of effects of each of these revelations, a general principle has emerged: that of “initiation fragility” and its role in ensuring the effectiveness of the ritual in a regime of uncertainty and unpredictability of individual behaviors.

Introduction : boulangers en colère

Dans les maisons de notre Tour de France actuel, la vie en communauté se détériore et tue dans l'œuf toute espérance de faire évoluer l'esprit de nos jeunes dans le respect de la règle des Compagnons. Les jeunes de l'extérieur venant en stage, nous disent franchement qu'ils n'ont que faire de cette règle et qu'ils ne s'y plieront pas. Dans ces conditions, ces jeunes nuisent gravement à la vie en communauté et nous constatons tous les jours de graves dérives. Nos Compagnons itinérants ou formateurs ne sont plus considérés, ni respectés. Espérer former les jeunes en les aidant à respecter nos vertus dans ces conditions, relève de l'utopie et aucun parent responsable ne ferait cela. Les équipes d'accompagnement, les référents ne sont que des pansements créés pour cacher les plaies qui détruisent notre formation compagnonnique. Nous ne supportons plus le port de nos couleurs par des stagiaires qui ne sont même plus des itinérants, souvent adoptés sans l'avis de la corporation. Ils sont initiés, spectateurs, par l'adoption-vidéo sans avoir besoin de montrer leur détermination d'entrer dans le Compagnonnage. Nous ne voulons pas de ces tests rituels effectués au niveau régional et qui d'un coup de baguette magique deviennent décisions d'assises. Nous ne voulons pas de réforme de notre Réception en collaboration avec l'Institut de la Transmission. Sous le prétexte qu'elle est incomprise par la jeunesse, cet argument est faux, il ne cherche qu'à couvrir l'ignorance de ceux qui sont censés représenter la connaissance.

La présence importante de personnes extérieures dans les prises de décision dénature notre compagnonnage. Les délégués régionaux supplantent le pouvoir des Provinciaux élus. D'autres salariés ayant des postes créés au sein de notre corporation décident de ses orientations sans consultation préalable. (extrait

du manifeste de compagnons boulangers et pâtisseries « Restés
Fidèles au Devoir », 2011)

Texte de contestation qui annonce et justifie dans le même mouvement d'humeur une scission, celle d'une large partie des compagnons boulangers et pâtisseries vis-à-vis du groupement qui les avaient intégrés jusqu'en 2011, l'Association Ouvrière des Compagnons du Devoir du Tour de France (plus simplement l'Association Ouvrière dans la suite de l'article). Un tel conflit, aboutissant à une restructuration du paysage compagnonnique (puisque une nouvelle société compagnonnique est alors créée : les Compagnons Boulangers et Pâtisseries Restés Fidèles au Devoir), n'a rien d'exceptionnel chez les compagnons. Ce type de situation a même quelque chose de récurrent depuis le début du XIX^e siècle, motivé par des conflits d'interprétation de ce qu'est le « vrai » compagnonnage, par des questions de préséance (qui des charpentiers ou des tailleurs de pierre l'emportent en ancienneté ?), par des querelles d'authenticité, par des désirs de reconnaissance ou de singularisation, parfois par des différends politiques et/ou religieux, plusieurs de ces motifs trouvant dans un grand nombre de cas de figure à se superposer (Coornaert, 1966 ; Truant, 1994 ; Adell, 2008a). Ce qui est moins habituel, en revanche, c'est le caractère global de la remise en question du système (il y a ici une crise générale de l'adhésion à la formule compagnonnique qui est diagnostiquée) et de l'un de ses pivots, celui qui doit justement finir de consolider l'adhésion, à savoir le dispositif initiatique signalé par ces deux moments principaux, l'Adoption (qui permet au *stagiaire* d'accéder au statut d'*aspirant* et de faire le Tour de France, ce qui en fait un *itinérant*) et la Réception (qui fait le *compagnon*). Que soulignent en effet les boulangers « restés fidèles au Devoir » ? Un constat général, partagé par une grande majorité de compagnons, concernant la disjonction forte entre les « jeunes » d'aujourd'hui et « la règle des Compagnons ». Mais leurs griefs portent plus précisément sur les moyens mis en œuvre pour tâcher de réduire cet écart entre la formule compagnonnique et la « vie moderne », notamment la transformation des rituels, la vulgarisation des emblèmes (les *couleurs*) normalement décernés à ceux qui en ont franchi les épreuves, et l'immixtion de profanes (les « personnes extérieures ») dans ces transformations.

Cette crispation des boulangers révèle un écheveau de problèmes entrecroisés qui touchent aux rapports de pouvoir et à l'exercice de l'autorité dans la sphère

compagnonique, à l'adaptabilité du système et de ses principes de vie collective et de transmission des savoirs au début du XXI^e siècle, et à l'opération initiatique dans un monde qui a séparé les fonctions et les sphères d'action de la pédagogie et de l'initiation dans l'ordre de la transmission des savoirs et des rôles sociaux.

Ces problèmes généraux posent des questions concrètes que les boulangers ne se donnent pas ici la peine d'explicitier mais qui se lisent en filigrane. Qui est compétent pour décider de l'organisation ou de la transformation d'un rituel ? (La question n'est clairement pas : faut-il ou peut-on transformer le rituel ? Ces évolutions et adaptations font partie de l'exercice même de la réflexivité compagnonique sur le rituel qui est très ancienne) Quelle est la place de l'initiation dans un réseau d'acteurs composés non seulement des candidats à l'initiation, des initiateurs et des non-initiés (selon le repérage désormais classique de M. Houseman, 2012 : 30) mais également d'une catégorie de personnes profanes qui peuvent être prises à partie pour « évaluer » le rituel et que les compagnons peuvent tantôt qualifier positivement de « renards éclairés », tantôt, comme ici les boulangers, de manière plus faussement neutre de « personnes extérieures » ? En quoi consiste exactement l'opération initiatique ? Quel est le degré minimal de participation qui doit être exigé des candidats ? Et qu'est-ce que « participer » au rituel pour un candidat puisqu'apparemment en être le « spectateur » est insuffisant pour « montrer [sa] détermination d'entrer dans le Compagnonnage » ?

C'est d'ailleurs la question du dosage entre l'initiation comme *spectacle-qui-édifie* et l'initiation comme *milieu-qui-implique* qui est à l'origine de la fronde des boulangers. Elle a pris corps de façon assez inédite avec la proposition faite (depuis l'exécutif central et national de l'Association Ouvrière) d'introduire dans le cadre du premier moment initiatique, l'Adoption, de la vidéo. Jamais l'idée du spectacle initiatique, corrélée à celle de la « passivité » supposée des récipiendaires dans cette nouvelle situation, ne s'était manifestée sous un tel jour. Jamais, en contrepoint, la réflexion sur la nature de l'opération initiatique n'avait été aussi explicite. Cette situation inédite voit ainsi se télescoper deux formes de la réflexivité compagnonique en contexte initiatique que je présenterai de manière successive. D'une part, une réflexivité ordinaire qui a pour fonction de garantir l'efficacité initiatique et qui peut se manifester tout à la fois dans le moment même du rituel (généralement, les acteurs ajustent leurs actions pour concourir, ensemble, à la réussite du processus : le candidat joue son rôle de candidat et l'initiateur son rôle d'initiateur), dans sa préparation (réviser le script, s'adapter aux

conditions du moment, etc.), et dans une multitude de moments très variés qui peuvent concernés la révision du script, son adaptation nécessaire, etc. D'autre part, on observe également, en quelques occasions exceptionnelles, une réflexivité extraordinaire, qui ne traduit pas le souci de maximiser l'efficacité initiatique mais celui d'en assurer le minimum dans des cas où le rituel est menacé, quand le secret qui l'entoure est dévoilé. C'est en particulier à l'identification et à l'analyse de quelques-uns de ces moments exceptionnels, qui affleurent dans le manifeste des boulangers (que les « personnes extérieures » s'impliquent dans la transformation du rituel, n'est-ce pas le signe d'un secret éventé ?), que je consacrerai l'essentiel de mon propos.

Réflexivité ordinaire macro : faire passer à l'âge d'homme

Les compagnons du Tour de France forment aujourd'hui un ensemble complexe d'une demi-douzaine de groupements de taille très inégale allant de quelques dizaines (pour la Société des Compagnons Selliers, Tapissiers, Maroquiniers, Cordonniers-Bottiers du Tour de France ; les Compagnons Boulangers, Pâtissiers Restés Fidèles au Devoir ; ou l'Association de Compagnons Passants Tailleurs de Pierre dite « l'Alternative ») à plusieurs milliers de membres (pour l'Union Compagnonnique des Devoirs Unis ; la Fédération Compagnonnique des Métiers du Bâtiment et autres activités ; ou l'Association Ouvrières des Compagnons du Devoir du Tour de France). Selon ce que l'on met derrière la qualité de « membre », l'on compte aujourd'hui entre 8000 et 40000 individus qui composent le paysage compagnonnique. Car, aux côtés de ceux qui portent, à vie, le titre de compagnons (environ 8000 individus aujourd'hui), l'on trouve des personnes de statuts très différents, depuis le *stagiaire* qui est souvent en formation initiale pour apprendre un métier de l'artisanat jusqu'à l'*itinérant* qui poursuit sa formation sur le Tour de France. Sans compter un personnel « profane » d'accompagnement et d'encadrement qui assure le bon fonctionnement des maisons sous l'autorité de compagnons responsables (qui prennent des titres différents selon les groupements : *premier en ville*, *prévôt*, etc.) et d'un personnage essentiel : la *Mère*, qui fait l'objet d'une initiation particulière mais que l'on ne trouve pas dans toutes les maisons du Tour de France.

Former et/ou perfectionner des jeunes dans la maîtrise d'un métier artisanal – que les compagnons entendent comme un ensemble d'activités et de gestes qui permettent la

transformation à la main de la matière en vue de la création de produits singuliers ou d'éléments spécifiques d'un ensemble bâti – telle est la mission générale de tous les compagnonnages au-delà de la diversité de formes de réalisation de celle-ci. Cette fonction sociale de l'institution compagnonnique s'est progressivement mise en place entre la fin du XVIII^e siècle et le XIX^e siècle, à des rythmes différents selon les corps de métier¹. Elle s'est appuyée tout particulièrement sur le développement d'un canevas rituel d'accompagnement de l'individu pour son entrée tout à la fois dans la communauté compagnonnique, dans le métier et dans l'âge d'homme. Ce système initiatique s'est stabilisé, selon les corps de métier et selon les sensibilités compagnonniques (les « Devoirs » dans la terminologie des compagnons), entre le milieu du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle.

S'il n'est pas le lieu ici de revenir sur l'histoire de cette transformation profonde de la formule compagnonnique à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, il est important, pour les développements qui suivront, d'indiquer la nature de cette mutation. En effet, le profil du compagnonnage « ancien » était davantage celui d'une jeunesse d'Ancien Régime que celui d'une structure d'encadrement pédagogique et initiatique. Le compagnonnage correspondait ainsi à un temps spécifique (singularisé par des moments collectifs, des lieux investis, des types de comportement valorisés, etc.) pour « faire la jeunesse » (et en finir avec elle), pour exercer son esprit (critique, parodique, ironique, etc.), notamment par le biais de rituels, en particulier celui qui faisait passer au statut de compagnon, la Réception, qui était une occasion de parodier le baptême, de blasphémer pour devenir quelqu'un. Mais, en dépit des condamnations de la Sorbonne au milieu du XVII^e siècle, suivie par plusieurs Parlements de province (lire notamment le dossier breton présenté par Thierry Hamon (1999)), qui dénoncent ces pratiques comme des « profanations des mystères les plus sacrés de notre Religion », les compagnons ont maintenu, avec une discrétion renforcée, ces rituels. Ils s'inscrivaient dans un ordre coutumier de la critique contrôlée par un cadrage (ici, le temps du rite) et par l'assurance que les acteurs du désordre et de l'impiété deviendraient quelques années plus tard les gardiens de l'ordre. Car n'est-ce pas dans l'application à détourner le sens des mots et des gestes, que l'on se saisit le mieux, en négatif, des limites de l'« acceptable » (Adell, 2014a, 2014b) ? La relecture de ce sacrement, y compris de

¹ Pour un développement de ce point, je me permets de renvoyer à quelques travaux personnels, notamment N. Adell, 2008a : 110-125 ; 2008b.

façon parodique et « impie », n'en reste pas moins une lecture. L'attention prêtée à l'inversion des détails et l'effet de gravité recherché indiquent non seulement la connaissance fine du rituel, mais également celle des actes les plus « sacrilèges » (prêter serment, tourner en dérision les gestes et la personne de l'officiant), les fautes les plus graves qui accroissent le prestige du rite.

Difficile à ce stade de déterminer le niveau de réflexivité des compagnons pourtant. Sans doute, la comédie de l'initiation qui se jouait dans le rituel de Réception ne se faisait pas sans penser à « l'original » du baptême, tout à la fois au moment du rite mais aussi, probablement, dans les occasions régulières de vivre le baptême que l'on voyait certainement avec un œil différent après avoir vécu sa « parodie ». Reste que les sources sont trop peu nombreuses et surtout trop lacunaires pour identifier le type de « retour » que ces jeux d'échos pouvaient avoir concrètement sur les actes et les évaluations des individus en situation parodique ou ordinaire.

En revanche, on peut établir les effets plus généraux de l'exercice de la pensée des compagnons sur leurs actions à un autre niveau. On observe en effet que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'organisation compagnonnique se transforme et semble prendre avec davantage de sérieux (à moins qu'elle ne se définisse qu'à partir de ce moment) à la fois sa mission générale (apparaît alors la rhétorique du travail comme valeur en soi, de la chevalerie ouvrière, ce qui traduit à mon sens un changement profond de l'économie morale des compagnons) et ses usages particuliers dont les rituels font partie. Ce qui était une parodie du baptême, peut-être sans trop y réfléchir puisque l'on n'avait puisé finalement dans le stock initiatique le plus à portée de main, est devenue « grave » (au sens d'une faute grave) avant d'être chargée de cette aura supplémentaire de gravité et de sérieux qui sera désormais sciemment recherchée et cessera d'être un simple effet de désignation externe (celle des accusations en Sorbonne) qui a sans doute fait office de déclencheur.

Cela se traduit par une intense période d'activité intellectuelle, qui se tient au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, concernant la fabrication de la singularité compagnonnique, mais aussi celle de la gravité et du sérieux des rites. Pour cela, il faut les complexifier (« nos rituels ne sont pas assez compliqués » se plaint un compagnon tanneur dans les années 1830 ; Adell, 2008a : 175) pour que le mystère s'épaississe (la question du secret devient de plus en plus centrale), pour que la compréhension ne soit pas immédiate et qu'un travail que je qualifie de réflexif (car le sens est perdu, qui oblige à

le retrouver, à l'inventer, etc.) soit nécessaire. Ce travail devient clairement, en lui-même, une épreuve à l'intérieur de la performance rituelle, mais aussi dans son environnement direct par l'angoisse qu'il suscite dans les semaines qui précèdent le moment et que les compagnons indiquent dans leurs récits, ou par l'effort d'explicitation qui a lieu, dans plusieurs corps de métier, en aval du rituel pour que le nouvel initié comprenne le « bon » sens des gestes, des mots, des moments qu'il a vécus.

Réflexivité ordinaire micro : le livre a disparu !

Mais le travail réflexif ne concerne pas le seul récipiendaire. Il exerce son emprise sur l'ensemble des acteurs du rituel, et tout particulièrement sur ceux qui sont les maîtres de cérémonie et qui ont la responsabilité d'en assurer le bon déroulement. Très souvent, il s'agit d'ailleurs de jeunes compagnons que l'on a placés dans ce rôle en quelque sorte pour parfaire leur éducation et leur initiation.

Cet aspect m'était apparu clairement à l'occasion d'une petite affaire qui avait fait grand bruit dans le milieu des compagnons charpentiers². Quelques jours avant la Saint-Joseph (19 mars), patron des charpentiers, devait se tenir la Réception de quelques aspirants qui avaient produit pour cela leur *chef-d'œuvre*. Le moment du rituel approche et la fébrilité des participants est de plus en plus sensible, celle naturellement des futurs initiés, mais celle, plus exceptionnellement, des initiateurs. Le jeune *rouleur* – généralement un compagnon fraîchement initié qui assume, pour finir son Tour de France, les fonctions de maître de cérémonie et de responsable de l'ordre des coutumes compagnonniques – n'est pas à son poste. L'heure approchant, on essaie en vain de le joindre.

C'est donc en se plaignant de l'inconséquence de la jeunesse d'aujourd'hui que l'on se dirige vers le coffre où est déposé le livre qui contient la « recette » initiatique (les outils nécessaires, la manière d'organiser la salle, les différentes séquences, etc.) mais aussi, très souvent, l'histoire compagnonnique de la communauté, la correspondance, des listes de compagnons reçus, ou de compagnons mis au ban. Acteur central du rituel – l'un des moments décisifs de la Réception, outre la dation du nouveau nom, est

² Je restitue « l'affaire » d'après les récits qui m'en ont été faits. Je précise qu'à aucun moment de mes enquêtes de terrain, il ne m'a été donné d'assister, ne serait-ce qu'aux préparatifs, d'une Réception de compagnon.

l'épiphanie du livre en question, caché aux non-initiés –, le « Devoir » (ou « Grande Règle », ou « Rôle » comme on peut aussi l'appeler selon les corps de métier) est l'objet fort du compagnonnage. Sans lui, le rituel ne peut s'accomplir et le lieu même perd de sa capacité à réunir les compagnons. L'on hiérarchisait, encore au XX^e siècle (et le principe n'a guère changé même si les termes qui l'explicitent le disent autrement), les villes du Tour de France entre celles dites « de Devoir » – qui possédaient un tel livre – et les autres qui n'en disposaient pas et qui ne pouvaient donc être le lieu de (re)production des compagnons.

Faute de *rouleur* – on décide donc que l'on fera le point avec lui plus tard sur les derniers détails et les moments délicats du rituel –, au moins peut-on mettre en place le dispositif puisqu'il faudra bien qu'à minuit, comme le prescrit le texte, le récipiendaire soit « éclairé ». Or, en ouvrant le coffre, les compagnons s'aperçoivent que le livre a disparu !

La fébrilité de l'instant précédent qui était portée par un certain agacement laisse place à un véritable sentiment de panique. On aura volé le Devoir. Tout devient évident et impossible à la fois : l'absence du *rouleur*, la disparition du livre. Une trahison qui serait inédite dans l'histoire de l'institution : un maître de cérémonie qui dérobe l'objet le plus sacré le jour même du rituel. Mais dans quel but ? Et poussé par quel ressentiment ? Mais le flot des questions sans réponse s'interrompt aussi brusquement qu'il a jailli. Le *rouleur* vient d'apparaître à l'entrée de la pièce, le Devoir sous le bras : « Désolé les coteries³, je suis en retard ! ».

Un mélange de soulagement et de colère s'empare des Anciens⁴ qui l'accueillent rudement. A-t-il conscience de la faute qu'il a commise en emportant le Devoir sans en informer aucun compagnon ? Se souvient-il que la Règle, dont il est le garant pour les jeunes itinérants, précise que l'on ne peut être seul face au « Livre » ? Le jeune *rouleur* se justifie. Il ne s'est pas réveillé, cause de son retard, car il a « révisé » les séquences du rituel toute la nuit de peur de mal faire, et surtout pour anticiper les réactions des récipiendaires en se souvenant de celles qu'il avait pu personnellement avoir au moment de sa propre initiation et de ce dont il avait entendu parler : ceux qui se décomposaient, qui renonçaient même à être finalement initiés ; ou, au contraire, les « durs » qui ne se laissaient pas assez impressionner. Il fallait tout anticiper, et sans

³ Terme d'adresse utilisé chez les compagnons pour ceux qui travaillent sur des échafaudages tels les charpentiers, les couvreurs ou les tailleurs de pierre.

⁴ Terme désignant tout compagnon sédentaire, ne référant en aucune façon l'âge des personnes.

doute son initiation récente l'avait beaucoup marqué, peut-être grâce à la performance du *rouleur*. Il officiait pour la première fois en tant que tel et tenait absolument à être à la hauteur. Ce que peut-être il fut, et sans doute avec l'aide, comme toujours, des Anciens qui, de leur position dans l'assistance, surveillent et évaluent l'exécution du rituel, intervenant directement si nécessaire. Le récit que l'on me fit de cette situation exceptionnelle s'arrêta en tous les cas au moment où l'initiation reprenait son cours normal ce qui rétablit du même coup le silence ordinaire qui l'entourait.

Mais je crois que cette scène exceptionnelle atteste une réflexivité assez ordinaire sur le rituel qui relève sans doute d'une certaine « réflexivité critique » (Gobin, 2012) mais que j'aurais tendance à épingle plus précisément comme *réflexivité stochastique*, orientée vers la réussite de l'action qu'elle examine. Notre jeune *rouleur* s'est employé en quelque sorte à réduire l'écart, qui a dû lui apparaître comme un écueil devant les responsabilités qui allaient être les siennes, entre l'efficacité doctrinale du rituel (la théorie, le discours des Anciens qui expliquent pourquoi « ça marche ») et son efficacité opérationnelle (les indices qui font, dans l'action, que l'on voit que « ça marche » : le néophyte s'effondre, perd confiance dans l'issue du rituel – ce sera peut-être vraiment, au bout du compte, la mort ? –, pleure, etc.)⁵. Elle appartient à la préparation du dispositif, mais on la retrouve également durant la performance, puis après son terme quand il s'agit d'évaluer l'action rituelle pour certains (évaluation qui revient aux Anciens) ou de la débrouiller pour d'autres. Car, pour les nouveaux initiés, il y a toujours un supplément au rituel qui prend des formes différentes selon les compagnonnages mais qui consiste toujours en l'explicitation des séquences les plus obscures, des termes utilisés, des gestes les moins ordinaires. Une élucidation de la raison initiatique et de sa lecture par les compagnons, élucidation qui sera achevée à l'occasion de la participation, en tant qu'initiateur, à la prochaine Réception. Clarification initiatique qui s'étend de quelques jours à quelques mois selon les groupes (qui peut avoir l'allure d'une leçon sur l'initiation dans certains cas) toute entière tournée vers la formation de « bons initiateurs » qu'auront à être, d'ici une année, pour la prochaine Saint-Joseph dans le cas des charpentiers, les jeunes *reçus*.

⁵ Je reprends cette distinction, à mon sens à l'œuvre de façon plus ou moins réfléchie chez les acteurs du rituel, à Sally Moore et Barbara Myerhoff (1977 : 12-15).

Réflexivité extraordinaire : quatre manières de guérir le rituel blessé

Mais ces réflexivités, y compris révélées par des situations exceptionnelles telles que la nécessité de repenser le mouvement compagnonique dans la période pré- et post-Révolutionnaire ou celle de la disparition inédite du livre du rituel, ne sont rien qu'ordinaires. Elles relèvent d'une recherche d'efficacité pratique : *que* doit faire le rituel ? comment garantir qu'il *fasse* ce qu'il doit faire ? Telles sont les questions implicites qui mobilisent les acteurs qui cherchent à « compliquer » le rituel au début du XIX^e siècle, et ceux qui tous les ans s'appliquent à mettre en œuvre le dispositif pour qu'il agisse sur chacun. Il faut que « ça marche ».

Il me semble ainsi nécessaire de complexifier la distinction utile opérée par Jane Atkinson (1989) entre les rituels « performance-centred » et ceux « liturgical-centred ». S'il est évident, du point de vue même de l'auteure, qu'il s'agit là d'idéaux-types qui sont à dessein analytique, il reste que l'importance du jeu de la performance dans les rituels à scripts (comme c'est le cas ici ; sur ce point, cf. Hüsken, 2007 : 344) ou, inversement, du respect d'un « ghost script » (pour détourner largement une expression, moins métaphorique sous sa plume, de John Sabol, 2007 : 39-43) dans les rituels fondés sur la performance, a été largement sous-estimée. Dans la Réception compagnonique, on comprend bien que l'évaluation de la maîtrise du rituel par son principal « performeur » (le *rouleur*) repose non seulement sur la connaissance du texte du rituel (dans le cas présent, jugée même trop excessive dans sa forme et dans le scrupule préparatoire) mais également sur une interprétation de « l'Écriture » qui permettent de s'adapter à un très grand nombre de circonstances, de réactions, de personnalités : savoir quand être plus ou moins « menaçant », insister sur tel aspect plutôt que sur tel autre. En somme, donner au texte ses accents selon ceux qui auront à l'éprouver.

Dans le script rituel le plus corseté, tel que celui de la Réception compagnonique ce dont témoigne encore l'inquiétude du jeune rouleur qui veut bien faire (c'est-à-dire « faire à la lettre »), il y a du *jeu* ; à la fois une marge de manœuvre qui permet l'adaptation et un jeu, au sens premier du terme, sur les sens multiples de certains termes ou de certaines expressions dont l'interprétation devait dans certains cas être personnelle et actualisée. Les compagnons reconnaissaient en effet, sans les détailler, qu'un certain nombre de décalages entre le texte d'un rituel rédigé au milieu du XIX^e siècle et son application à de jeunes hommes du début du XXI^e siècle rendaient le rituel

inefficace à moins d'une adaptation en laquelle peut s'évaluer la compétence de l'initiateur. Il m'est malheureusement impossible de savoir, pour ceux qui disent continuer de pratiquer les « anciens rites », si ces interprétations ont fait l'objet d'un cadrage formalisé (une exégèse écrite accompagnant le texte du Devoir), si elles sont confinées à une forme de « tradition orale » de la performance du rite dont je ne sais à quel moment elle se transmettrait (ni s'il est *un* moment privilégié pour sa transmission), ou encore si elles ne relèvent pas d'une redécouverte individuelle répétée à chacune des performances.

Pour prolonger la réflexion, il me semble important de considérer, dans la mesure où elles ont été portées à ma connaissance, des situations extraordinaires qui provoquent un supplément de réflexivité stochastique que l'on peut qualifier d'extraordinaire dans le sens où il ne s'agit plus seulement de faire en sorte que le rituel « marche bien » – et pour cela de l'évaluer, de le commenter, d'apprécier et d'en mesurer les effets –, mais qu'il ait encore le moindre effet. C'est une inquiétude légitime qui peut survenir dans les cas, extrêmement rares chez les compagnons tant le concours général à l'efficacité du rituel semble un élément accepté par tous, de révélation du secret de l'initiation à un public de non initiés. On est là confronté à des situations qui vont au-delà des erreurs ou des échecs examinés par Ute Hüsken et ses collaborateurs (Hüsken, 2007).

Ces situations engagent une réflexivité active et indispensable, qui n'est pas celle des situations précédentes où le retour (ou l'anticipation) des acteurs sur leurs actions vise à les ajuster, les améliorer, ou les justifier sans que cela n'entraîne de transformations profondes du schéma initiatique qui peut se reproduire en négligeant parfaitement ces « retours » que, probablement, beaucoup d'individus ne communiquent pas. On gardera pour soi l'avis porté sur la performance du rouleur, ou la manière dont le rituel sera situé dans la réserve des expériences personnelles (« le moment de ma vie », « un bizutage », « il fallait y passer », etc.).

Au contraire, dans les récits qui vont suivre, blessé par la surexposition que provoque la révélation du secret de son déroulement, le rituel *doit* être soigné. L'on n'aura donc plus à faire à l'évaluation ou à la méditation froide de la réflexivité ordinaire, mais plutôt au diagnostic « chaud » qui vise à identifier les soins les plus adaptés. Ce sont les deux aspects – un diagnostic et un soin – que j'ai cherché à condenser dans « panser les rituels ».

Des soins adaptés donc, mais adaptés à quoi ? L'on pourrait penser, en première approximation, au contenu de ce qui a été révélé ou, à tout le moins, au niveau de dévoilement que l'on subit. Il est certain que selon que la totalité du rite ou seulement quelques éléments disparates sont décrits, le niveau d'alerte n'est pas le même et la réaction des compagnons variable. Mais là n'est pas, à mon sens, l'essentiel. Dans deux cas que je vais décrire plus bas, l'on est confronté un dévoilement en quelque sorte intégral qui a abouti à deux effets très différents, presque opposés : la transformation complète du rituel d'un côté, le maintien voire le renforcement de ses motifs dans l'autre. L'une des raisons qui expliquent cette importance relative du contenu – en tous les cas non suffisante pour expliquer les conséquences d'une trahison – est que les compagnons ne s'accordent pas entre eux sur ce qui est vraiment « secret ». Ce qui produit une situation ethnographique assez classique dans ce type de communautés à secrets : les jeunes ne parlent pas, de peur de trop en dire, et s'interrogent en permanence (parfois à voix haute, en présence de l'ethnologue) sur ce qu'ils peuvent ou non révéler ; les anciens s'expriment plus librement.

Ce qui compte dès lors, si ce n'est pas vraiment la *matière* qui est révélée, ce sont bien plutôt la *manière* de la révélation et son espace de réception. Deux paramètres qui vont me servir à caractériser les quatre situations dont j'ai eu connaissance.

Les traîtres 1 : du mépris à l'amputation

Les deux premiers cas relèvent du scandale compagnonique. Ils ont heurté les contemporains dont les réactions furent d'une très grande vivacité. On aura en effet l'occasion d'indiquer par la suite que toutes les révélations ne scandalisent pas ; que certaines, parfois, peuvent paraître légitimes sinon nécessaires. Ce n'est pas le cas dans la situation suivante qui créa une véritable onde de choc aussi bien en raison de la manière dont « le secret » fut révélé que du public à qui cette révélation s'adressait.

En 2007, un compagnon menuisier ouvre un blog et y décrit en détails le déroulement du premier des trois rituels qui jalonnent le parcours initiatique dans le compagnonnage : l'Adoption telle qu'elle est pratiquée chez les compagnons du

Devoir⁶. Cela faisait près d'un siècle, j'y reviendrai, qu'aucune révélation de cette envergure, à destination potentiellement du monde entier ce qui était assez inédit – d'ailleurs, pour beaucoup de compagnons, la divulgation à cette échelle était effective alors que le blog était resté relativement confidentiel et assez peu fréquenté –, n'avait eu lieu. Aucune justification n'est donnée de la part du « traître » (c'est dans ce registre lexical qu'immédiatement les commentaires vont apparaître), si ce n'est, à la fin de sa « révélation », cette phrase de conclusion :

Voilà j'espère que ce récit aura répondu aux questions que vous pouviez vous poser sur ces rites en sachant que la seule possibilité pour comprendre réellement leur sens est de tout simplement les vivre.

De cette façon, le menuisier reprenait à son compte un argument ordinaire des compagnons visant à maintenir l'intérêt du rituel en dépit des « sécrétions » du secret (Zempléni, 1976 : 318), repérées ici et là par les historiens dans les archives judiciaires ou, plus souvent, saisies au détour d'une conversation mal contrôlée. Inversement, il servait aussi à justifier la discrétion des compagnons sur le rituel vis-à-vis des profanes. Comme j'interrogeais un compagnon à ce propos (c'était avant « l'affaire »), il me fit cette réponse, plusieurs fois répétée ensuite : « Il n'y a rien de très secret dans nos initiations. Je pourrais t'en parler, mais ce n'est pas la peine ; tu peux trouver des descriptions dans plusieurs livres. Mais cela ne t'apprendra rien ; il faut vivre le truc ». D'une rhétorique (il n'y a rien de vraiment secret ; tout ceci est plus ou moins connu), ressort un même diagnostic (on pourrait en parler) qui conduit cependant à l'identification d'une pratique conforme (on n'en parle pas) et d'une pratique « odieuse » (le dévoilement). C'est d'ailleurs en vertu de ce point de départ identique et de cette argumentation ordinaire que certains Anciens vont juger la démarche du « traître », comme cet autre compagnon menuisier :

⁶ Il ne sera pas indiqué ici de lien renvoyant vers ce blog dont l'activité s'est arrêtée. Les compagnons et les lecteurs intéressés pourront le retrouver sans difficulté par une recherche simple. Il importe ici surtout que les plus jeunes, non initiés, aient conscience que la connaissance des éléments dévoilés est désormais assez peu éclairante sur le rituel de l'Adoption tel qu'il est pratiqué actuellement, mais que cela peut néanmoins conduire à leur « gâcher » l'expérience.

À l'attention de ceux qui tiennent des propos méprisables envers X ; vous êtes navrants, attaquez-vous plutôt à des extrémistes ou des racistes, homophobes..., vous voyez le mal là où il n'y en a pas, ces rites on peut les trouver dans des ouvrages compagnoniques dispos dans n'importe [quelle] librairie spécialisée, il n'y a rien de secret là-dedans, on n'est pas dans la franc-maçonnerie, on n'a rien à cacher et ça je l'ai appris dès le premier jour quand je suis rentré chez les compagnons. Et que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. Dixit la bible.

Ou celui-là, plus explicite encore quant au diagnostic général et quant à l'attitude des « premiers secours » à apporter au rituel dévoilé :

Je pense que tu n'es pas digne d'être compagnon et que tu n'as rien compris au compagnonnage. Je n'irai pas jusqu'à dire que je te couperai la langue comme il a été dit plus haut car ceux qui marquent ces âneries ne valent pas mieux. Cependant je voulais juste te dire que ce que tu as écrit est dommage car à travers ton blog tu enlèves aux jeunes le désir de rentrer dans notre famille. Aurais-tu eu le même engouement si l'on t'avait révélé nos cérémonies ?? Certainement pas. Je parle bien de cérémonie et non de secret car nos Adoptions et Réceptions n'en sont pas. Toutes nos cérémonies sont expliquées à travers de multiples livres mais les gens ne l'ayant pas vécu ne peuvent pas les déceler. Une dernière phrase pour dire aux jeunes qui découvrent ce blog. On peut vous raconter tout sur les Adoptions et les Réceptions mais sachez que sans les vivre cela ne vous apportera rien. Quant à ceux qui jouent les extrémistes croyez-vous que vous donnez une bonne image des compagnons, les compagnons sont prêts à faire du mal à une personne qui les trahit ???? Non alors arrêtez de raconter des bêtises.

On y lit, entre les lignes, les controverses vives qui pouvaient avoir lieu au sujet du rituel, sur son statut, sur ses motifs « secrets » ou non. Mais les débats, voire les contradictions sur la nature même des rituels compagnonniques, peuvent atteindre aussi un degré tout à fait explicite. En effet, tandis que le compagnon cité ci-dessus indique que les Adoptions et les Réceptions ne sont pas des « secrets », un autre écrit : « Le charme de l'Adoption c'est son secret ». D'un tel contraste d'appréciation, on comprend que la gamme des réactions au dévoilement soit extrêmement variée, comprenant même des expressions de « soutien ». Ainsi, ce jeune homme, tombé malade la veille de son initiation et qui n'a jamais plus eu l'occasion de la vivre :

Moi je dis MERCI. J'ai trimé comme un dingue en tant qu'apprenti, j'ai fait mon travail d'adoption mais avant la cérémonie je suis tombé gravement malade... et j'ai dû arrêter mon métier... donc pas d'adoption alors que j'y étais, j'avais donné et c'était ma passion. Alors moi je dis merci à ce gars... car sans lui je n'aurais jamais appris ce qu'il s'y passait et serais toujours aussi frustré... mais au vu des insultes qui sont énoncées, les compagnons ont bien changé !

Ou ce jeune plombier qui donne des clés de compréhension de la trahison et, peut-être, offre à plusieurs les ressources d'une certaine identification au traître :

Salut à tous pays et coteries, je suis un ancien aspirant plombier. J'ai quand même réalisé mon travail de réception mais il ne convenait pas aux anciens de la cayenne de Nîmes en décembre 1999. GROSSE CLAQUE pour moi car je voulais consacrer ma vie au compagnonnage. Actuellement, 10 ans après, j'en suis encore malade mentalement et mes anciens soit disant amis ou frères ne me calculent même plus. Les compagnons m'ont adopté en 1994 à Lille puis abandonné en 1999 à Baillargues. Alors,

chers pays et coteries, faites très attention à votre avenir compagnonique et ne pas trop espérer. Moi je fais des dépressions et là y a plus personne.

La trahison n'est pas sans écho même s'il y a loin entre ces convergences et le fait de dire qu'elle serait l'expression de revendications collectives. Car le collectif se structure davantage en réaction à la publication de ce dévoilement. De nombreux propos (les « bêtises » comme le dit l'Ancien) sont tout à fait agressifs, symptômes de réactions très affectives qui attestent que, tout de même, le rituel a été blessé, et avec lui l'ensemble du groupe dont il assure la reproduction et la cohésion. Un seul commentaire suffira à exprimer l'intensité du ressentiment partagé par beaucoup :

Je ne comprends pas pourquoi tu racontes tout ceci surtout en sachant que seuls les bords de ta description sont vrais ; tu n'as vraiment rien compris, tu n'es qu'un lâche. Il y a quelques années tu aurais été sévèrement puni pour cela. Les traîtres chez nous ont leur sort [probablement un extrait d'un article de la Règle ou d'un passage du rituel : « Le sort réservé aux traîtres »]. Je souhaite qu'il puisse venir sur toi [le sort donc]. Tu me dégoûtes ; tu serais en face de moi, je prendrais un malin plaisir à t'arracher ta langue de vipère. Ne sois pas digne de porter tes attributs. Connard !

Beaucoup lui reprochent, sur des tons divers, finalement son manque de réflexivité sur le rituel. La phrase qui revient le plus souvent : « Tu n'as rien compris ».

Pour d'autres, c'est aussi l'occasion de régler des comptes. Au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, le public se diversifie un peu (des amoureux du compagnonnage, des curieux, des amateurs maçonophiles, des femmes de compagnons, etc.) et se multiplient les demandes pour cesser de publier des commentaires qui contribuent à faire connaître le blog et sont donc contre-productifs. Mais, avec une intensité décroissante, « l'affaire » se poursuit tout de même pendant

trois ans. C'est beaucoup et, à ce stade, il a semblé aux compagnons que seul un soin radical pouvait être efficace : l'amputation. Les commentaires s'achèvent, en juin 2010, sur cette note : « C'est scandaleux mais on ne peut rien y faire. Mais bon, bientôt on pourra faire place à la nouvelle Adoption ». Et effectivement, celle-ci est mise en place dans le courant de l'année 2011, non officiellement pour résoudre le problème posé par la révélation mais pour « moderniser le rituel ». Les deux ne s'excluent pas et il est très probable que la révélation n'a fait que déclencher un processus de modernisation, par ailleurs mis en œuvre dans d'autres secteurs (la famille, la communication) au sein de ce groupement compagnonique qu'est l'Association Ouvrière très soucieuse de ne pas être en retard sur son temps. Reste ce traitement de la révélation, dont le dernier commentaire se fait l'interprète : le dévoilement du déroulement du rituel a impliqué son remplacement. Pour autant, comme l'ont signifié par leur scission les boulangers cités en introduction, remplacer un rituel n'est pas un acte anodin.

Les traîtres 2 : le rituel qui soigne le rituel

Le deuxième cas que je voudrais présenter, l'autre scandale, est assez similaire quant à l'impact qu'il eut chez les compagnons, mais son traitement a été très différent. Dans le précédent, j'indiquais qu'il n'y avait pas eu de révélation de ce type depuis un siècle. Or, c'est précisément de cette première situation, inaugurale, dont il va être question à présent.

En 1909 paraissait une petite brochure éditée par un syndicat, l'Union des charpentiers de la Seine, qui portait le titre suivant : *Le compagnonnage, son histoire, ses mystères*. Son auteur est un certain Jean Connay, pseudonyme provocateur fidèle à une certaine tradition des jeux de mots en compagnonnage qui contribuaient à introduire le « mystère » et faire la « langue d'initiés ». S'il ne s'agit pas de la première révélation du rituel de Réception (on en trouve dans certains témoignages consignés dans les archives judiciaires dès le XVII^e siècle), ni même de la première révélation publiée (puisque certains récits de vie compagnoniques rendaient compte de l'initiation à des fins de « régénération » : il faut que le rituel change), elle est celle qui est sans doute la plus précise et concerne un compagnonnage, celui des charpentiers, sur les rites duquel l'on avait peu d'informations, sinon des rumeurs qui sans doute filtraient avec le

concours même des compagnons qui se plaisaient ainsi à entretenir l'opacité de la réalité des pratiques.

Le récit effectué, qui se fonde sur un certain « manuscrit » dont l'origine est retracé (Connay, 1909 : 113-119) et est complété par des témoignages recueillis ici et là, occupe près d'une cinquantaine de pages d'un format in-12, sous le titre « Les manuscrits » (Connay, 1909 : 120-186). Ce qui en fait largement un document exceptionnel. Point commun qu'il a avec la description précédente et qui explique en partie la vivacité des réactions dans les deux cas. Mais son exceptionnalité tient ici également à un trait plus spécifique que le récit détaillé du rituel. C'est un récit *pour* décrire le rituel, et non un récit dans lequel le rituel se trouve être décrit, type de texte que l'on pouvait trouver enchâssé dans une autobiographie par exemple. Sans la justification d'une narration plus générale de l'expérience compagnonnique, et qui accompagnait volontiers la pratique du Tour de France qui invitait au récit (Adell, 2010) et à la mise en ordre des souvenirs (Adell, 2013), le dévoilement du rituel perdait l'excuse de l'égaré narratif et se trouvait désolidariser d'une pratique coutumière de l'autobiographie. On veut rapporter l'initiation et on ne veut rapporter que cela ; tel est le ressort du scandale et l'origine des « affaires ».

Impossible donc d'excuser, de fermer les yeux, ou même d'appliquer simplement le traitement réservé aux promesses rompues dont le dévoilement du secret de l'initiation relève. Les réactions à la révélation contemporaine révèlent la persistance, non des pratiques mais de leur souvenir ou de leurs élaborations fantasmées :

Pauvre pays, tu tues le rite compagnonnique. Tu mérites de descendre dans la cave.

Un autre :

T'as vraiment rien compris mon pauvre garçon. C'est bien dommage que l'on sache pas qui tu es car on t'y remettrait dans les caves et à mon avis tu ne pourrais plus rien raconter car on s'occuperait de ton cas. T'es vraiment qu'un lâche, tu sais pas garder un secret.

Il y a dans les deux cas aussi un caractère assez inédit dans le public, réel ou supposé,

concerné par la révélation. Dans la situation évoquée précédemment, c'était la potentielle diffusion universelle de la description, son impossible contrôle ou effacement, et le sentiment qu'elle est là pour l'éternité en permanence sous les yeux de tous. Dans le cas de Jean Connay, la nouveauté est plutôt dans la volonté explicite de nuire, inscrite dans la lutte entre le modèle compagnonique de défense de la cause ouvrière et celui, alors récent, de l'organisation syndicale (c'est le sens de la préface à l'ouvrage, rédigée par Léon et Maurice Bonneff ; Connay, 1909 : 6-10). Les occurrences précédentes s'inscrivaient dans une narration de soi et, le plus souvent, alimentaient un souci de « régénération ». Il fallait que le compagnonnage suive son temps, ce dont le rituel pouvait l'empêcher par ses aspects les plus « archaïques » (mais généralement d'invention toute récente). Généralement, à cette dénonciation, était associé un projet de réforme. Rien de tout cela ici.

Les modifications, visiblement minimales dont le rituel dénoncé avait fait l'objet dès avant cette divulgation définitive (car des précédents avaient eu lieu), avaient d'abord été essayées pour soigner le rituel. Mais aucun changement radical et remplacement d'un rituel par un autre comme dans le cas contemporain, même après la publication. Au contraire, on assiste à une forme de résistance du rituel qui ne tolère pas sa suppression mais ajoute du rite au rite.

En effet, un épisode nouveau, qui est resté apparemment non consigné dans le « script » mais dont l'usage s'était visiblement répandu, est venu s'ajouter à l'ancienne séquence que, cependant, l'on modifiait et adoucissait progressivement tout en assurant que l'on poursuivait les pratiques des Anciens. On changeait sans le dire, alors qu'à présent l'on annonce de radicales transformations qui peuvent largement reprendre des motifs anciens et assurer la continuité. Ces deux attitudes reflètent la profonde transformation qui, en un siècle, a concerné chez les compagnons le rapport entre le rite, l'événement et le temps.

Qu'a-t-on donc inséré dans le canevas initial ? Des autodafés des exemplaires du « Jean Connay » avaient servi de représailles symboliques suite à la publication de la brochure. Puis, cet usage avait intégré le rituel. On brûlait ainsi coutumièrement, en cérémonie, un exemplaire de l'ouvrage au moment de la Réception. Il semble que la pratique se soit maintenue jusque dans les années 1980. Cela devait produire son effet pour éteindre les velléités de divulgation et fournissait une nouvelle ressource d'édification face à l'effacement progressif des pratiques les plus violentes avec

lesquelles les compagnons eux-mêmes s'accommodaient de moins en moins facilement, et ce dès la fin du XIX^e siècle.

En tous les cas, aucune révélation n'est portée à la connaissance du public profane jusqu'à celle de 2007. À une exception près, qui survient dans un contexte très particulier et qui prend dès lors, pour certains compagnons, une toute autre signification.

La révélation juste : le mal par le mal

Troisième révélation du « secret compagnonnique » dans l'espace public. Une révélation qui n'a pas eu l'allure d'un scandale et qui n'a pas pris la dimension d'une « affaire ». En tous les cas, elle n'a pas fait, loin de là, la quasi unanimité contre elle – à la différence des deux précédents cas. Mieux, la majorité des compagnons se sont associés dans un premier temps à ce dévoilement qui se vivait comme un acte collectif et responsable, et était effectué, par les compagnons impliqués, dans l'idée qu'il s'agissait d'une révélation *juste* et *nécessaire* quoique « sacrilège » selon leurs mots mêmes (Icher, 1999 : 149). Une opinion qui rencontra cependant quelques oppositions qui furent, plus tard, à l'origine de scissions importantes au sein du mouvement compagnonnique et qui ont donné naissance à deux des trois principaux groupements actuels : l'Association Ouvrière et la Fédération Compagnonnique.

Cette révélation eut lieu entre l'automne 1940 et le printemps 1941. Pendant l'Occupation donc, et après « l'étrange défaite » et la loi du 13 août 1940 interdisant les « associations secrètes » qui visait notamment la franc-maçonnerie (explicitement par le décret du 19 août), alors dans le colimateur de Vichy qui en fait très tôt l'un des responsables de la défaite. Des comités anti-maçonniques, vifs à la fin du siècle précédent et qui étaient en perte de vitesse, reprennent du service. À la Bibliothèque Nationale de France, alors dirigée par le très anti-maçon Bernard Fäy (Compagnon, 2009), on inventorie et classe le fruit des perquisitions réalisées dans les principales loges parisiennes. Les archives saisies constituent une grande partie du fonds du futur Centre d'histoire contemporaine (1942) de la BNF, tandis que les objets sont rassemblés dans les bâtiments réquisitionnés du Grand Orient de France qui devient un lieu d'exposition (et qui rencontre un grand succès : plus d'un million de visiteurs s'y

précipitent) ce qui en fait, selon l'expression de Roger Lecotté (travaillant à la BNF mais restant proche des milieux compagnonniques, pilier de la Fédération Folklorique d'Île-de-France et proche d'Arnold van Gennepe), une sorte de « musée des sociétés secrètes ». Comme s'il s'agissait, en plus de la dénonciation de l'activité maçonnique supposément néfaste à la vie publique, d'indiquer que ce type de sociétés appartient bien au (mauvais) passé.

Associé à cette purge anti-maçonnique, le compagnonnage est en difficulté⁷. Des perquisitions ont lieu également dans les sièges compagnonniques (Icher, 1999 : 134-136). Certains prennent les devants. Un tourneur sur bois, Joseph Pradelle, propose un premier projet de « rénovation » qui n'eut que peu d'écho. En revanche, un tailleur de pierre, Jean Bernard (fils du grand sculpteur Joseph Bernard qui avait ses entrées auprès de Pétain), connaît un succès différent. Il défend, avec l'appui de Pétain, le maintien du compagnonnage que l'on pouvait aisément présenter comme un lieu de la tradition : on pouvait y lire un certain anti-syndicalisme, l'attachement à l'idée de chevalerie de travail, à la famille (la figure centrale de la Mère jouait son rôle symbolique à plein régime), au catholicisme (la tradition des fêtes patronales s'était maintenue, les compagnons du Devoir gardaient, sinon par conviction religieuse au moins par atavisme culturel, un attachement à l'Église). Mais il restait cependant, pour s'assurer de l'indépendance totale du compagnonnage vis-à-vis des groupes maçonniques que les démarches volontaires et les témoignages des compagnons n'avaient pas suffi à garantir, à prouver à l'État français que les « rituels » étaient strictement professionnels et « spirituellement propres ». Pour ce faire, les compagnons acceptent, pour chaque corps de métier, de remettre leurs « rituels » à un émissaire, Jean Bernard donc, chargé de les transmettre à Pétain mais surtout à ceux de son entourage qui auront à les « nettoyer », l'abbé Rambaud, conseiller spirituel, et Pierre Landron, conseiller juridique. Les nouvelles « règles » (le lexique du « rituel » disparaît), élaborées par ces deux personnages et reprises par les compagnons, sont officiellement remises par Pétain aux compagnons le 1^{er} mai 1941, date hautement symbolique puisqu'est instituée ce jour la fête du Travail et de la Paix sociale.

La participation des compagnons à la « rénovation » de leurs rituels s'inscrivait immédiatement dans une logique du soin du rituel. Car c'était soigner le rituel que le guérir de la peste maçonnique : le mal par le mal, la révélation comme médication, le

⁷ Pour des éléments sur cette période, cf. Icher, 1999 : 131-188.

geste sacrilège par excellence pour se débarrasser d'un mal plus important et poursuivre son action. On conçoit qu'un tel remède, passés les temps exceptionnels de l'Occupation, ait pu faire l'objet des plus grandes critiques et diviser les compagnons. Pourtant, ce type de dévoilement, aussi exceptionnel fut-il par son ampleur (la plupart des corps de métier remirent leurs rituels), par la nature de son destinataire et par ses effets (des profanes conseillent des initiés sur leurs « règles »), pouvait s'inscrire dans un ordre coutumier des dévoilements où des « rituels » sont montrés à des profanes, qui deviendront des initiés (c'est le principe même de l'initiation). Le sacrilège consistait bien ici dans le fait que le dévoilement demeurerait sans effet sur le destinataire, qui resterait un profane. Les boulangers de 2011 ne disent pas autre chose en condamnant l'intervention des « personnes extérieures » sur le script rituel. C'est sans doute, avant même l'action des conseillers de Pétain sur les documents secrets, la démonstration de l'inefficace de ces derniers hors du cadre rituel qui étaient la plus grande blessure. L'on était ainsi exposé au spectacle de l'absence totale de pouvoir de ces pièces les plus puissantes hors de leur contexte rituel et strictement compagnonique. Non que les compagnons aient « cru » aveuglément au pouvoir intrinsèque de leurs archives et de leur Livre. Mais de là à supporter leur traitement en « pièces administratives » (on fait de ces « rituels » une « charte du compagnonnage ») et à affronter la vérité pragmatique de l'origine de la puissance, il y avait un pas considérable.

La révélation coutumière : il faut trahir le secret !

La remise des rituels par les compagnons à l'équipe du maréchal Pétain était donc sans précédent direct, mais manifestait une étrange familiarité avec d'autres révélations, que je qualifie de *coutumières*, dans le sens où elles s'inscrivent dans un ordre réglé, mais non écrit ou conventionnel, de la reproduction sociale de l'institution compagnonique. Ce n'est pas ici le dévoilement *ordinaire* tel qu'il est mis en œuvre dans le rituel lui-même et qui participe à la reproduction organisée du corps dans le temps du « compagnonnage normal » (comme il y a, pour T. Kuhn, de la « science normale »). Là où la révélation du secret fait partie de l'opération initiatique et fait passer de l'ignorance d'un secret « tu » à la manipulation d'un secret « exhibé » (Houseman, 2012 : 36-44) ; révélation « normale ».

Les révélations coutumières dont il s'agit ici font face à des moments extraordinaires de « trahison » d'un certain type, mais suffisamment répétés et en quelque sorte prévisibles, pour qu'une logique relativement systématique soit élaborée pour leur traitement. Si bien que la scène exceptionnelle finit par rejoindre l'ordre des choses, un trait qui a déjà été élevé au rang de généralité dans un aphorisme de Kafka : « Des léopards font irruption dans le temple et s'enivrent avec le contenu des vases sacrificiels ; cela se répète constamment ; au bout du compte, on peut le prévoir à l'avance, et cela devient une partie de la cérémonie » (aphorisme 20 des *Zürcher Aphorisms*).

On en prend conscience à mesure que le compagnonnage grandit et se structure au XIX^e siècle : il n'est qu'une poignée de corps de métier à avoir bénéficié de la seule révélation légitime car originelle. « L'originel » devient alors, dans la première moitié du XIX^e siècle, un critère d'évaluation du rite de plus en plus important : il faut que le rite soit « égyptien », « du temps de Salomon », que son support soit écrit en « caractères hiéroglyphiques », etc. : la présence de l'Antiquité a valeur d'attestation. La proximité avec les fondateurs légendaires (dont les figures se fixent au début du XIX^e siècle : le roi Salomon, le père Soubise et maître Jacques) est essentielle et détermine des ordres de préséance dont on discute le détail : qui des charpentiers ou des tailleurs de pierre pour l'emporter en ancienneté ? quelle date de fondation retenir ? Les corps de métier les plus fournis – charpentiers, tailleurs de pierre, menuisiers-serruriers – argumentent ainsi leur proximité et produisent des « textes à caractères hiéroglyphiques ».

Pour les autres, l'on établit le principe de la fondation indirecte. Le « compagnonnage » (c'est-à-dire ici, la formule initiatique, les « rituels », le Devoir) a été obtenu par un vol, une trahison ou une découverte miraculeuse d'archives, etc. S'ils n'ont pas connu l'un des fondateurs, et que les compagnons sont, comme il se doit, tenus au secret, alors la plupart des compagnonnages sont nés d'un « accident » ou d'une « faute ». Ainsi, des généalogies décrivent la façon dont les charpentiers ont « enfanté » les maréchaux-ferrants (c'est-à-dire les ont reconnus pour « leurs enfants » en raison de leur proximité dans la formule initiatique), les doleurs les boulangers, ou les tisseurs les cordonniers.

Où l'on observe que les révélations *coutumières*, qui produisent des groupes entiers de compagnons, rejoignent les révélations *ordinaires* (celles de l'initiation), qui produisent également des compagnons, mais individu par individu, et se distinguent des précédentes, extraordinaires, dans le fait que les profanes se contentaient d'être

informés sans être transformés. La métaphore familiale, forte en compagnonnage, unifie d'ailleurs l'ordinaire et le coutumier, tout en conservant la distinction nécessaire entre les deux opérations. Tandis que la révélation ordinaire fabrique des « frères », la révélation coutumière fabrique des « enfants » : les maréchaux, « enfants » des charpentiers. Une façon de marquer la proximité et la différence.

Le traitement de la révélation rejoint ici son action la plus « normale » (transformer le récipiendaire) tout en s'en démarquant : on crée un « enfant » au lieu d'un « frère ». Mais il faudrait rendre compte – ce qui m'amènerait trop loin dans le cadre de cet article – du « coût » intellectuel de ce rattrapage par l'usage de la filiation symbolique chez les compagnons qui vont devoir, une fois admise l'évidence « qu'ils en sont », fabriquer de l'unité où il n'y en pas forcément (entre les doleurs et les boulangers par exemple), évoquer le rituel de Réception qui fait le compagnon (puisque'il faut « faire des compagnons ») sans pour autant le reproduire puisqu'ils sont déjà (sauvagement) initiés. « Vous êtes et vous n'êtes pas », résumait parfaitement un doleur à des boulangers qui revendiquaient, un peu tôt à son goût, leur appartenance compagnonnique et leur droit à porter les couleurs (l'échange est dans Arnaud, 1859 : 31-49).

Conclusion : la fragilité initiatique

Je vois dans ce dernier point un élément d'articulation des quatre situations exposées qui permet de poser un regard d'ensemble et d'ouvrir l'horizon du questionnement. Il s'agit du fait que le *risque de la révélation*, et la révélation elle-même, ne doivent pas être pensés en dehors du rituel – comme une perturbation extérieure, ce qui est généralement la première réaction – mais comme une partie intégrante du complexe initiatique (cette remarque n'a en effet de sens que pour les rituels d'initiation dont l'action est orientée vers une « révélation »).

Paradoxalement, c'est ce *risque permanent*, dans un régime général d'incertitude et d'imprévisibilité des comportements individuels, qui me semble garantir l'efficacité du rituel. En effet, l'initiation est efficace non parce qu'elle délivre un contenu important et rare – quoiqu'il puisse être considéré comme tel par ailleurs –, non parce que le rituel est grandiose et solide – même s'il est souvent jugé par les acteurs sur ces critères –, mais pour des raisons un peu opposées. L'initiation est efficace parce qu'elle est *fragile*

ou parce qu'on la soupçonne de l'être, sans le dire toujours, sous l'effet de cette menace permanente du dévoilement intempestif. Et, dans le même temps, la menace de la révélation, à force de présence, rend la fragilité initiatique assez résistante. Finalement, on a pu s'en rendre compte, les différentes révélations n'ont pas ruiné l'institution compagnonique. Peu nombreuses malgré tout, elles sont davantage le signe que l'exposition mesurée à la menace a bien renforcé le système immunitaire du rituel. Elle a bien multiplié ses « globules blancs » (contre la révélation), c'est-à-dire engendré des compagnons qui sont, le plupart du temps, des *agents responsables*. Et il faudrait reconstruire, travail à part entière, l'ensemble du processus de construction de la responsabilité au sein de ce type de collectifs qui ne repose pas seulement l'instrument initiatique. Reste qu'il en est un rouage important où s'affirme que la force de l'initiation c'est sa fragilité.

Bibliographie

ADELL Nicolas, 2008a. *Des hommes de Devoir. Les compagnons du Tour de France (XVIII^e – XX^e siècle)*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. « Ethnologie de la France ».

— 2008b. « Du passage par le rite aux rites de passage. Les fonctions sociales du compagnonnage et leur évolution (XVIII^e-XX^e siècles) », *Fragments d'histoire du compagnonnage*, 10, pp. 88-115.

— 2010, « Le conteur, le scribe, le chansonnier. Formes et raisons de l'autobiographie chez les compagnons du Tour de France », *L'Homme*, 195-196, pp. 193-224.

— 2013, « Un Tour sur soi. Les bons usages de la nostalgie en compagnonnage », *Ethnologie française*, 43(1), pp. 85-96.

— 2014a. « Compagnonnage ancien », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE (éd.), *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*. Paris, Armand Colin, pp. 47-53.

— 2014b. « Compagnonnage moderne », in Pierre-Yves BEAUREPAIRE (éd.), *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*. Paris, Armand Colin, pp. 53-57.

ARNAUD Jean-Baptiste-Édouard, 1859. *Mémoires d'un Compagnon du Tour de France*. Rochefort, Giraud.

ATKINSON Jane M., 1989. *The Art and Politics of Wana Shamanism*. Berkeley, University of California Press.

- COMPAGNON Antoine, 2009. *Le cas Bernard Faÿ. Du Collège de France à l'indignité nationale*. Paris, Gallimard.
- CONNAY Jean, 1909. *Le compagnonnage, son histoire, ses mystères*. Paris, Union des charpentiers de la Seine.
- COORNAËRT Émile, 1966. *Les compagnonnages en France du Moyen Âge à nos jours*. Paris, Les Éditions Ouvrières.
- GOBIN Emma, 2012. *Un complexe sacerdotal cubain : les santeros, les babalaos et la réflexivité critique*. Thèse pour le doctorat d'anthropologie (dir. M. Houseman), Université de Paris Ouest – La Défense.
- HAMON Thierry, 1999. « Corporations et compagnonnage en Bretagne d'Ancien Régime », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, 77, pp. 165-221.
- HOUSEMAN Michael, 2012. *Le rouge est le noir. Essais sur le rituel*. Toulouse, Presses Universitaire du Mirail, coll. « Les Anthropologiques ».
- HÜSKEN Ute (ed.), 2007. *When Rituals Go Wrong. Mistakes, Failures, and the Dynamics of Ritual*. Leiden, Brill.
- ICHER François, 1999. *Les compagnonnages en France au XX^e siècle. Histoire, mémoire, représentations*. Paris, Jacques Grancher.
- MOORE Sally F., MYERHOFF Barbara G. (eds.), 1977. *Secular Ritual*. Assen / Amsterdam, Van Gorcum.
- SABOL John G., 2007. *Ghost Culture. Theories, Context, and Scientific Practice*. Bloomington, AuthorHouse.
- TRUANT Cynthia M., 1994. *The Rites of Labor. Brotherhoods of Compagnonnage in Old and New Regime France*. Ithaca / Londres, Cornell University Press.
- ZEMPLÉNI Andras, 1976. « La chaîne du secret », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 14, pp. 313-324.